L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE, 11 MARS 1888.

Un ami pauvre.

Les deux femmes travaillaient auprès d'une croisée ; la mère échantillonnait une bande de tapisserie, la fille brodait en soies de couleur sur du velours ; — un ouvrage délicat qui doit sortir dans toute sa fraîcheur des mains de la faiseuse. Aussi les mains de Mlle Godefroy étaient nettes et fines.

Dans la rue ordinairement déserte, une lourde voiture vint à passer. La vieille maison en trembla. On entendit un double bruit d'abord comme le coup sec d'un arrachement dans le mur de la chambre, puis du verre qui se brisait.

—Mon Dieu ! fit Mlle Godefroy, le clou qui portait la photographie de marraine s'est détaché...

—Petit accident ! répondit la mère.

—Vous en voulez à marraine parce qu'elle avait promis de me faire un avantage par son testament !...

—Et qu'elle a oublié sa promesse..... Nous ne ferons pas remettre le verre à moins que ton père ne l'exige.

—Que voulez-vous, mère, nous ne sommes pas d'une famille où l'on hérite.

Mlle Irène Godefroy se pencha de plus près sur son ouvrage.

Elle avait une taille élégante, et bien qu'il y eût des traces de fatigue sur son visage, elle pouvait passer pour fort jolie. Ses cheveux d'un noir lustré encadraient bien la blancheur mate de son teint ; ses yeux étaient d'un bleu sombre, enchâssés dans des cils noirs ; sa bouche était encore très fraîche.

Elle n'en avait pas moins vingt-sept ans.

A dater de 1880 — on était en 1885— Mme Godefroy n'avait laissé échapper aucune occasion de jeter en passant à toutes les personnes qu'elle voyait, un bout de phrase qui faisait sourire : "Depuis vingt-quatre ans que je suis mariée !...."

Irène était son aînée ; elle avait donc toujours vingt-trois ans, mais toujours point de doté ni d'espérance d'être découverte dans son obscurité par un homme rare qui préférerait ce charme modeste à de l'argent. Les Godefroy menaient une vie sans avenir et ces braves gens y étaient résignés. Leur fils Octave avait obtenu un emploi dans les chemins de fer à Chartres. Il venait quelquefois. On tenait un lit pour lui dans un cabinet qu'éclairait un œil-de-bœuf ouvert sur la cour de la maison. Deux chambres et une salle à manger composaient le reste du logis.

M. Godefroy était de ceux dont on dit d'un air de pitié : encore un qui n'a pas réussi. Après plusieurs entreprises, dont chacune le mettait plus bas, il avait enfin trouvé une place de trois mille francs dans une maison de finance. Les femmes, par leur travail, fournissaient le complément de cette médiocrité chétive qui pouvait se changer en misère noire le lendemain.

Le soir arrivant, la mère songea qu'il fallait préparer le repas, on n'avait pas de sel ; sur la prière de Mme Godefroy, Irène descendit à l'épicerie du coin.

Mme Godefroy sortait pour aider sa fille à faire un bon nid douillet au voyageur ; Godefroy la suivit, il avait un mot à lui dire tout bas. Quant il revint, Livandière debout, se mit à le regarder fixement. Le bonhomme, humble et chétif, était transformé, il ne courbait plus les épaules. Godefroy se sentit troublé sous ses yeux brillants qui l'enveloppaient.

—Qu'est-ce qui te prend ? dit-il. Tu as un drôle d'air, mon camarade. Je vois bien que nous t'avons fait plaisir en te dispensant d'un voyage de nuit, tout transi, dans une mauvaise voiture de troisième classe, car, pas plus que nous, tu ne vas en première, mon pauvre homme. Si tu es content, je le suis....

Livandière l'interrompit d'un geste :

—Ecoute, Godefroy, dit-il, je t'ai trompé. J'ai voulu t'éprouver, brave cœur. Sache que je me suis présenté chez trois autres de ceux qui avaient appris à lire avec moi.... Il y en a même un à qui j'épargnai autrefois de connaître la faim..... J'avais dix louis d'or, c'était tout mon bien, je lui en prêtai la moitié.... je lui ai dit, comme aux deux autres : Mon ami, me voici, je reviens de loin, et tu sais, pierre qui roule.... Enfin, je suis très pauvre... Godefroy, celui-là m'a mis dehors plus vite que les deux autres, car il ne voulait pas me rendre mon argent.... Toi, tu m'as fait asseoir à ta table.... Camarade, pardonne-moi de m'être habillé en pauvre pour venir sonner à ta porte.... Je suis riche.... Ta vieillesse sera douce, mon camarade.... Cherche un mari à ta fille, et s'il demande une dot, réponds lui qu'elle est prête.... Je n'ai pas été constant depuis vingt-cinq ans !... Tu partais pour le Mexique. A présent, d'où viens-tu, mon gaillard ?

—De l'Inde française.

—Française ! Ça ne vaut rien. L'anglaise, à la bonne heure !..... l'Anglais a la couverture à soi dans ce pays-là. Alors, tu n'es pas riche ?

Livandière jeta pitoyablement les yeux sur ses habits :

—Cela doit bien se voir, dit-il.... j'en suis fâché, mon vieux camarade.... Je ne m'en suis je devais venir.... Je n'ai pas.

—Comme moi ! s'écria Godefroy en riant. Pas riche !.... Tu vas dîner avec nous.... Ah ! tu sais, Livandière, on ne peut pas s'appeler dîner.... C'est plutôt manger un morceau....

—C'est déjà beaucoup d'avoir un morceau à manger, répondit Livandière avec les yeux gris ordinairement durs et trouvaient une lueur soudaine. — Mais tu es marié, Godefroy, et si tu ne mme trouvait mauvais....

—Mme Godefroy est prête à aimer tous mes amis.... Ma fille Irène.... c'est ma perle.... J'ai un garçon, il n'est pas là.... Voilà-tu, Livandière, nous sommes de braves gens.... Pas riches !.... Si ! non.... Mais tous unis ensemble.... Entre doigts de la même main..... Entends-moi.... Je vais avertir mes femmes.

Demeuré seul dans la salle à manger, Livandière s'assit, tira son mouchoir, essuya un peu de sueur qui lui était venue au temps. C'était le geste d'un homme qui a eu peur, horriblement peur, mais dont le cœur se remet en place. Il souriait, on eût dit qu'il ressait. Sur sa lèvre pâle, ce sourire avait comme un rayon d'aurore. En même temps, il murmurait :

—Oui, de braves gens !

Godefroy n'avait pas trouvé de meilleure réponse que d'embrasser Livandière. Maintenant, il était seul dans la salle à manger, blanc comme un linge. Deux grosses larmes roulaient sur ses joues. Il n'aurait jamais pensé que des larmes pussent être si douces. Il cherchait à remettre un peu d'ordre dans ses idées. Que faire ? devait-il dire à sa femme ?.... Certes, il le devait.... mais avec précaution.... Elle était prompte à s'exaltar.... et puis on a vu des personnes tomber comme mortes sous le coup d'une grande émotion.... trop de joie fait mal.... Irène était d'une humeur bien plus ferme que sa mère.... Il se dirigea vers la chambre de la jeune fille.... et doucement frappa. Elle était presque déshabillée. Le père la prit entre ses bras, il lui parlait à l'oreille. Irène à son tour pâlissait :

—Père, dit-elle, le sort vous devait cela.

Et, souriante, elle ajouta :

—Mais M. Livandière a donc vraiment pensé que vous pour tons ne pas l'aimer parce qu'il était pauvre ?

Godefroy rentra dans la chambre conjugale : d'abord, aucun bruit, le silence ordinaire régnait sur l'oreiller.... puis on entendit des sanglots étouffés.... Godefroy avait tout dit et c'en était trop pour le cœur de la mère ; il avait bien raison de penser que la joie fait mal.... Mais, là, c'était de l'enfantillage.... Il pensait que Mme Godefroy ne reconnaîtrait pas un mal pour un bien !.... C'est ce qu'il disait à sa compagne et il la réconfortait.

Qui saura jamais quels rêves Irène mena pendant cette nuit sous ses rideaux blancs, les yeux clos, mais la pensée veillant, et le cœur gonflé ? Souvent elle s'était dit avec tristesse que les bonheurs de la vie n'étaient point faits pour elle.... Jamais elle ne serait aimée, jamais elle ne serait mère.. Eh bien, on ne connaît pas l'avenir.... Quelquefois, il arrive des surprises.... Que M. Livandière était bon, et comme il faudrait s'employer à lui faire oublier qu'il n'avait pas d'enfant et qu'il s'était cru seul au monde !

Dès le petit jour, la fille et la mère se trouvèrent debout. Comme elles s'embrassèrent ! Godefroy se prélassait au lit ; c'était le dimanche ; point de bureau ! A neuf heures, il parut. Les deux femmes mirent un doigt sur leur bouche ; il ne fallait pas faire de bruit.

—Peste ! disait-il tout bas en riant, mens Livandière fait la grasse matinée !

—Depuis vingt-quatre ans que je suis marié.... dit elle.

—Eh bien ! dit Godefroy en riant, achève ! Depuis vingt-quatre ans, je fais ton bonheur et tu fais le mien.

—Je n'ai jamais eu d'enfants, disait Livandière, pensif. J'aurais aimé à avoir une fille....

Mais il vaut mieux que je n'aie point connu cette joie et que je n'aie pas chargé d'âme, reprit d'une voix rude,—puisque je suis pauvre.

—Bon ! s'écria Godefroy ; vas-tu te le reprocher ? Est-ce ta faute ? On se bat contre le sort, on reçoit tous les coups... Je connais ça !... ça dure toute la vie.

—Nous connaissons cela, répéta Mme Godefroy d'une voix grave.

—Livandière, tu ferais bien mieux de nous raconter tes aventures. Tu as passé par des pays où l'on en a toujours.

—Mes aventures, reprit Livandière. Tu viens de les dire. Je n'en ai pas eu d'autres que la lutte pour la vie, que la poursuite du pain quotidien——

—Comment ! demanda naïvement Mme Godefroy, vous avez traversé tant de mers et voué n'avez pas seulement fait naufrage sur des plages désertes ?

—Comment, mon pauvre Livandière, ajouta Godefroy en riant, tu n'as pas même été mangé !

—Mère ! dit Irène, vous ne pensez pas que si M. Livandière avait fait naufrage, il ne serait peut-être pas des nôtres ce soir....

—Car, enfin, il en y a qui restent au fond, reprit Godefroy, tout à fait égayé. Tu vois, mon ami, que ma fille serait fâchée de ne pas avoir fait ta connaissance.

—Je le vois, dit Livandière. Cela vous sera compté, chère fille ! Je vous montrerai que je ne suis pas un ingrat. Ah ! mes amis, votre bonté me rechauffe le cœur ! .... C'est qu'aussi mon enfant, votre père et moi nous nous sommes toujours aimés. Qu'il se rappelle les jours de congé où nous n'avions pas de plus grand plaisir que d'être ensemble ! Ami Godefroy, avons-nous polissonné le long de la rivière ! Nous sommes d'Orléans tous les deux.... Et dans le cours du lycée, si l'un était attaqué comme l'autre accourait pour le défendre ! Nous coguions joliment.... Tiens, voilà les souvenirs que j'aime à faire revivre. Je n'ai eu de bon temps que celui de mon enfance.... Aussi, c'est à Orléans que je suis revenu pour y finir mes vieux jours.

—Quoi ! qu'est-ce que tu dis ? s'écria Godefroy. Tu habites Orléans ? Tu ne comptes pas y retourner ce soir ?

—Si, vraiment, cette nuit....

—Mais monsieur, dit Irène, ce ne serait pas raisonnable. Il fait très froid.

—Tu n'es même pas bien couvert, s'écrie Godefroy.... J'ai compris la pensée de ma fille.... Tu resteras ici, Livandière, tu prendras le lit de mon fils Octave.

—Et ne faites point de façons ! ajouta Mme Godefroy.

—Ce serait bien inutile, reprit Irène. Je vais préparer le lit.

Livandière avait les yeux humides, mais il souriait.

—Mes amis, dit-il, vous me donnez le gîte après les vivres, et tout cela est donné avec le cœur.

Mme Godefroy sortait pour aider sa fille à faire un bon nid douillet au voyageur ; Godefroy la suivit, il avait un mot à lui dire tout bas. Quant il revint, Livandière debout, se mit à le regarder fixement. Le bonhomme, humble et chétif, était transformé, il ne courbait plus les épaules. Godefroy se sentit troublé sous ses yeux brillants qui l'enveloppaient.

—Qu'est-ce qui te prend ? dit-il. Tu as un drôle d'air, mon camarade. Je vois bien que nous t'avons fait plaisir en te dispensant d'un voyage de nuit, tout transi, dans une mauvaise voiture de troisième classe, car, pas plus que nous, tu ne vas en première, mon pauvre homme. Si tu es content, je le suis....

Livandière l'interrompit d'un geste :

—Ecoute, Godefroy, dit-il, je t'ai trompé. J'ai voulu t'éprouver, brave cœur. Sache que je me suis présenté chez trois autres de ceux qui avaient appris à lire avec moi.... Il y en a même un à qui j'épargnai autrefois de connaître la faim..... J'avais dix louis d'or, c'était tout mon bien, je lui en prêtai la moitié.... je lui ai dit, comme aux deux autres : Mon ami, me voici, je reviens de loin, et tu sais, pierre qui roule.... Enfin, je suis très pauvre... Godefroy, celui-là m'a mis dehors plus vite que les deux autres, car il ne voulait pas me rendre mon argent.... Toi, tu m'as fait asseoir à ta table.... Camarade, pardonne-moi de m'être habillé en pauvre pour venir sonner à ta porte.... Je suis riche.... Ta vieillesse sera douce, mon camarade.... Cherche un mari à ta fille, et s'il demande une dot, réponds lui qu'elle est prête.... Je n'ai pas été constant depuis vingt-cinq ans !... Tu partais pour le Mexique. A présent, d'où viens-tu, mon gaillard ?

—De l'Inde française.

—Française ! Ça ne vaut rien. L'anglaise, à la bonne heure !..... l'Anglais a la couverture à soi dans ce pays-là. Alors, tu n'es pas riche ?

Livandière jeta piteusement les yeux sur ses habits :

—Cela doit bien se voir, dit-il.... j'en suis fâché, mon vieux camarade.... Je ne m'en suis je devais venir.... Je n'ai pas.

—Comme moi ! s'écria Godefroy en riant. Pas riche !.... Tu vas dîner avec nous.... Ah ! tu sais, Livandière, on ne peut pas s'appeler dîner.... C'est plutôt manger un morceau....

—C'est déjà beaucoup d'avoir un morceau à manger, répondit Livandière avec les yeux gris ordinairement durs et trouvaient une lueur soudaine. — Mais tu es marié, Godefroy, et si ta femme trouvait mauvais....

—Mme Godefroy est prête à aimer tous mes amis.... Ma fille Irène.... c'est ma perle.... J'ai un garçon, il n'est pas là.... Voilà-tu, Livandière, nous sommes de braves gens.... Pas riches !.... Si ! non.... Mais tous unis ensemble.... Entre doigts de la même main..... Entends-moi.... Je vais avertir mes femmes.

Demeuré seul dans la salle à manger, Livandière s'assit, tira son mouchoir, essuya un peu de sueur qui lui était venue au temps. C'était le geste d'un homme qui a eu peur, horriblement peur, mais dont le cœur se remet en place. Il souriait, on eût dit qu'il ressait. Sur sa lèvre pâle, ce sourire avait comme un rayon d'aurore. En même temps, il murmurait :

—Oui, de braves gens !

Il déploya le *Petit Journal*. Dix heures sonnèrent ; Godefroy se leva :

—Décidément, je vais l'éveiller, le paresseux. Sans cela, il dormirait bien jusqu'à l'éternité.

Il alla tout droit à la chambrette, placée entre la salle à manger et la chambre d'Irène, ouvrit bruyamment la porte avec une exclamation joyeuse et recula livide.... Les deux femmes accoururent, il les repoussait :

—Allez-vous-en ! allez-vous-en !

—Quoi ? disaient-elles en s'attachant à lui, épouvantées. Qu'y a-t-il ? M. Livandière se trouve-t-il mal ?

Godefroy s'affaissa sur un chaise :

—Mort ! dit-il.

Sur une autre chaise, Mme Godefroy tomba presque inanimée. Irène demeurait debout, les lèvres tremblantes, mais le cœur n'avait point failli.

—Père, dit-elle, c'est un grand malheur pour nous, mais c'en est un plus grand pour lui qui nous voulait tant de bien et qui n'aura pu nous le faire. Père, ne vous laissez pas aller au découragement, nous travaillerons comme autrefois.

Il m'a fait connaître l'amitié, il m'a fait entrevoir la fortune, dit Godefroy en se dressant avec effort. Qu'il soit béni ! Ma fille, de tous les coups du sort que nous avons essuyés c'est le plus rude. Mais tu as raison, il ne faut point s'abandonner. Et d'abord, le pauvre ami doit être mis en terre. Je vais prévenir l'autorité.

Il prit son chapeau et sortit. Mme Godefroy retrouvant tont à coup ses forces, se jeta au cou de sa fille.

—Ma pauvre enfant ! disait-elle, ma pauvre enfant !

—Que voulez-vous, maman ! répondit Irène. Je vous le disais bien, hier : nous ne sommes pas d'une famille où l'on hérite.

Puis elle alla s'agenouiller devant le lit, aux pieds du mort.

PAUL PERRET.

(Dans le *Petit-Journal* de Paris.)

Jusqu'à la dernière goutte !

La campagne d'Italie terminée, le vieux général Hans Reibel prit sa retraite. Les forces ne lui manquaient certes pas, et plus d'un blanc-bec aurait jalousé ses jarrets de fer ; mais comme sa peau revenait intacte des champs de bataille russes et autrichiens, il se jugea le droit de la mettre définitivement à l'abri et par conséquent loua en Alsace, son pays natal, un castel minuscule, dans lequel on le vit emménager accompagné de la brune et plantureuse Apollonie Reibel, son épouse, et de la gentille Katele Hirtz, fille cadette du fidèle Walter Hirtz, son ex-brosseur.

A moins d'un kilomètre de Barr, sur la grand'route, au bord de ce joli sentier dont les zigzags escaladent sous bois les hauteurs du Unguer Platz, le petit château dresse sa façade en briques rouges, flanquée de deux mignonnes tourelles, le pigeonnier et le belvédère, toutes deux ornées de légers balcons que dominent les pointes des toits recouverts d'ardoises. Trois marches d'un perron en pierres mènent à la salle à manger, pavée de larges dalles blanches et noires, et à la cuisine, où brille la batterie des cuivres astiqués militairement. La chambre à coucher de madame, celle de monsieur et le salon se partagent le premier étage, rustique étage. On a installé Katele dans la mansarde du grenier.

Rajeuni par les mille souvenirs enfantins éveillés à chacun de ses pas, Hans Reibel aurait créé là son paradis terrestre ; mais hélas ! sur le soleil de son nouveau pleuvaient souventefois les douches du caractère acariâtre d'Apollonie.

Ronde au moral comme au physique, le cœur sur la main, mais la main vite levée, celle-ci n'aimait guère à répéter un ordre ; Katele en savait quelque chose, et jamais troupier en rupture de consigne ne redouta autant la colère du général que Hans Reibel ne redoutait un froncement de sourcil de sa terrible moitié. Le couple ne s'en adorait pas moins et vivotait sans trop se plaindre, lorsque des complications survinrent.

A la suite d'une altercation avec sa couturière, Apollonie prétendit souffrir de crises hépatiques. Le médecin prescrivit à tout hasard les légumes verts et le laitage et recommanda d'éviter les émotions. Là-dessus le général bouleversa son potager et, au lieu des haricots et des pommes de terre, plants de l'oseille, de la laitue et des épinards ; un autre, un marché suivant, il s'en alla à Barr acheter une chèvre qu'il ramena et installa séance tenante dans la petite écurie contiguë à la basse-cour ; enfin, pour que l'ordonnance fût exécutée jusqu'au bout, Katele eut mission de traire Blanchette chaque matin et, pour ménager les nerfs de Madame, de lui porter au lit un bol plein de lait, à heure fixe, sans une minute d'avance ni de retard.

Levé dès l'aurore, Hans Reibel accomplissait invariablement le même ordre d'exercices. Une blouse de coutil sur les épaules, un vaste chapeau de paille sur le front, d'abord il faisait sonner le timbre de la grille pour s'assurer de son bon fonctionnement ; puis les dents de son rateau également le sable fin répandu en bas du perron, vis-à-vis les deux magnifiques plates-bandes de roses grimpantes que jalousaient ses voisins. Ce premier travail achevé, le général allumait sa bouffarde, commençait le tour du jardin, à partir de la haie d'épines taillée juste à la hauteur du treillage qui clôture, s'arrêtait un instant à respirer l'odeur balsamique des sapins alignés sur le versant de l'Unguer Platz et finissait par la basse-cour où d'habitude Katele et Blanchette se portaient à sa rencontre, car la fille et la chèvre s'aimaient de franche affection.

Un matin, au moment d'achever sa tournée, il coupait à l'attitude de Katele l'annonce de quelque événement imprévu. Debout contre la porte de la basse-cour, la petite bonne guettait son approche, les joues roses, les yeux brillants et vite, sans prononcer une parole, elle lui tendit une lettre.

Anxieux de s'embrasser sa fillette, Walter Hirtz suppliait son général d'octroyer à celle-ci un congé de trois jours. On célébrait la fête de leur village, la compagnie de l'Est accordait une réduction aux voyageurs sur le prix des places ; bref, l'occasion était superbe et ce serait vraiment malfaisant de bonté augmenterait encore sa reconnaissance.

—Mâtin ! s'écria Hans Reibel, mais qui se chargera de traire Blanchette et que va dire Apollonie !

Katele se contenta de lever vers son maître un regard chargé de supplications, et aussitôt celui-ci ajouta :

—Hop ! boucle ton sac et file ; je prends tout sur moi !

Sa phrase dite, le général en comprit seulement alors la portée. Il assumait la responsabilité complète, lui, Hans Reibel ! Ah bien, les trois après-midi de tête-à-tête avec sa femme promettaient d'être drôles ! Justement elle se plaignait du froid, la veille au soir !

Crainte de chagriner Katele, Apollonie ne lâcha bride à sa colère qu'après le départ du train ; mais, pour être différée, la scène n'en éclata pas moins violente.

—Tu veux ma mort, cria-t-elle, et c'est pour m'achever que tu me prives de lait malgré l'avis du médecin !

—Personne ne songe à te priver de lait, répondit le général.

—Oui, si je me lève à cinq heures, si je vais remplir mon bol !....

—Ne sois-je pas là ?

—Apollonie éclata de rire :

—Toi ! .... Toi ! .... Et traire Blanchette ? ....

Hans Reibel, avec le geste d'un chef prêt à commander une charge de cavalerie, dressa sa grande taille.

—Je trairai Blanchette, déclara-t-il d'une voix de stentor, et demain, à pinq heures, je te serviral son lait jusqu'à la dernière goutte !

Chose promise, chose due. Sa langue avait peut-être parlé trop vite : mais tant pis ! la retraite était coupée. Aussitôt après déjeuner, le général prétexta une promenade, et, armé de sa canne à pomme d'argent, gravit la pente de sentier jusqu'aux deux maisons des gardes. Sa pensée se concentrait sur une idée fixe ; aussi, contrairement à son habitude, passa-t-il auprès de la grosse roche tapissée de mousse et de lierre et couchée à mi-côté du chemin, sans s'asseoir, un instant afin de contempler à sa gauche la montagne de Sainte-Odile couronnée par son cloître gothique, et, tout en bas, la ville de Barr dont les toits papillotaient également.

Un des gardes le vit arriver et lui demanda quel bon vent leur valait sa visite.

—Je veux apprendre à traire les biquettes, dit Hans Reibel, quitte à payer le lait.

Le souhait, quoique bizarre, n'en était pas moins réalisable. Les deux femmes du Unguer Platz déversèrent leurs chèvres à tour de rôle entre les mains du général, si bien que, grâce aux conseils des filles de ferme, celui-ci put se féliciter au retour et du sérieux de la leçon et de la marche rapide de ses progrès. Restait à pratiquer seul.

Le lendemain, il ouvrait la porte de sa basse-cour que le soleil ne brillait pas encore, Blanchette, heureuse d'apercevoir un visage de connaissance, accourut en jambadant et se frotta les cornes contre les maigres jambes de son maître. Le présage était de bon augure, mais la réalisation le confirmerait-elle ?

Hans Reibel flatta la chèvre de la main, lui parla d'une voix qu'il s'efforçait de rendre douce ; et réussit à l'entraîner traîtreusement dans la buanderie, près du seau de bois destiné à recevoir le lait. Jusque-là, rien n'avait accroché ; même le seau s'emplissait peu à peu, quand tout à coup, la méfiante monitra son revers. Fatigué d'une interruption trop longue, habituée aux menottes de Katele et meurtrie par les pattes maladroites du général, la chèvre tenta de se dégager. Si la poigne de l'ancien militaire manquait de délicatesse, en revanche, elle ne manquait pas de fermeté, de sorte qu'au lieu de lâcher prise, il se cramponna au pis, et, l'un sacrant et tirant, l'autre bêlant et ruant, une bataille se livra. Finalement un coup de pied de la bête atteignit le seau et répandit son contenu sur les pavés.

A l'inévitable annonce de la catastrophe, la colère suffoqua Apollonie. Ainsi monsieur se moquait d'elle, monsieur prétendait n'agir qu'à sa fantaisie ? Hier plus de bonne, aujourd'hui plus de lait ! Et de telles incartades se toléreraient plus longtemps ? Non ! non ! non !

Les lèvres serrées par la colère, elle se croisa les bras sur sa vaste poitrine et dit à son mari, d'une voix vibrante :

—Si votre égoïsme et votre brutalité me valent une crise de foie,—et je la sens venir ;—j'écris de cette sotte de Katele que je l'ai remplacée par une bonne du pays.

Bien que l'intention de l'excellente femme n'eût jamais été d'exécuter la menace, ses paroles frappèrent Hans Reibel d'un choc pénible. Katele faisait en quelque sorte partie de la famille, il l'aimait comme sa propre enfant et, consterné par la seule possibilité d'une séparation, impatient d'avoir sa revanche et, pour cela de reprendre la leçon commencée la veille au Unguer Platz, à l'heure l'appétit lui manqua. Dans sa hâte de partir, il se brûla à boire vite son café.

La seconde après-midi s'écoula donc en tous points semblable à la première. Pourtant, une fée secourable toucha sans doute de sa baguette l'imagination du digne homme, car, au retour, un sourire gros de sous-entendus errait sur ses lèvres, et sa belle humeur reparut, il dit sonner deux gros baisers sur les joues d'Apollonie en lui disant :

—Tu sais ?.... ton lait ?.... jusqu'à la dernière goutte !.... Je tiens mon idée.

Il nourrissait en effet un plan lumineux.

Avant le lever de l'aube suivante, la flamme d'une bougie éclaira la mansarde où logeait Katele. Les vêtements de la petite servante, sortis de sa malle, étaient épars sur la couchette et le général en jugeait minutieusement la revue, vêtud'un caleçon de toile, bouton né sur sa chemise du nuit, le chef agrémenté d'un bonnet de coton, il fredonnait de temps à autre, malgré l'absence totale de rimes :

A nous deux, Blanchette ma mie,
Rira bien qui rira le dernier !

Soudain, choisissant une modeste robe de laine brune, il l'enlonsa par un énergique effort, la noua autour de sa taille ; puis son torse s'engonfra dans le corsage, un tablier bleu ceignit ses reins, tandis que les moustaches hérissées de son profil à la Don Quichotte étengaient du feuillis rubané d'un bonnet de toilé.

Sa toilette achevée, Hans Reibel jeta un coup d'œil satisfait sur le miroir.

Si, pour la maigreur, la fausse Katele pouvait le disputer à la véritable, l'analogie cessait entre les deux pour la stature et la largeur des épaules ; la jupe s'ornait difficilement le bas des mollets, le corsage exquisait un bâillement énorme.

Confiant néanmoins dans le succès, persuadé du réussi de l'illusion et que jamais chèvre au monde ne soupçonnerait le subterfuge, il dégringola quatre à quatre l'escalier et reçut une majestueuse approbation au milieu des poules et des canards.

Blanchette flaira-t-elle les vêtements de son amie et fut-elle touchée de la prévenance, ne reconnut-elle vraiment pas le général, ou celui-ci devenait-il expert dans son nouvel état ? Le fait demeure qu'un précédent ne troubla l'opération et que pas une goutte de lait ne se perdit.

Cinq heures sonnèrent à l'église de Barr.

Gonflé par sa victoire, ne visant plus qu'à être exact, oublieux de son déguisement, Hans Reibel, brandissant le bol plein, fit irruption dans la chambre d'Apollonie.

Éveillée en sursaut par cette mascarade qui surgissait à l'improviste, la figure de celle-ci exprima un tel ahurissement que le général, rappelé au sentiment de la réalité, conscient tout à coup de sa tenue grotesque, n'osa plus avancer, pétrifié par le ridicule, et demeura bouche bée, la face cramoisie.

Sa contenance décélait à la fois tant de confusion, d'angoisse et de bonté naïve que le cœur d'Apollonie surmonta. Secouée par un fou rire qui lui arrachait des larmes, elle se souleva et cria à son mari :

—Mais, moi aussi, j'aime beaucoup notre chère Katele !.... Avance ! à l'ordre, qu'on t'embrasse !.... Quel brave homme tu es !....

GEORGE MONTIÈRE.

(Dans le *Petit-Journal* de Paris.)

FEUILLETON.

95 Commencé le 25 novembre

Les Drames de la vie

La Grand'Mère.

Par Émile Richebourg.

CINQUIÈME PARTIE.

LE COMMISSIONNAIRE.

II

UN MOT, UNE PAROLE

—Suite—

—Écoutez-moi, vous allez voir, reprit-il. Nous habitions une petite maison, près de la plage, presque au bord de la mer. A mon mari, qui m'avait dit des paroles outrageantes, j'avais répondu : "Vous insultez votre femme, vous êtes un lâche, et moi, je suis lâche aussi puisque, malgré tout, je vous aime ; mais maintenant, je vous méprise et je sens que bientôt je cesserai de vous aimer."

Il avait quitté brusquement, mais j'avais bien vu qu'il avait horreur de sa lâcheté et que le repentir était entré dans son cœur.

La nuit était venue ; les heures s'écoulaient lentes et tristes, comme toutes les heures d'attente et d'anxiété. Dix heures avaient sonnées ; je n'avais pas encore allaité ma fille pour la mettre dans mon sein, je l'avais couchée sur mon lit et elle dormait. Moi, je travaillais à la lumière de la lampe et j'attendais mon mari, prête à lui pardonner et à tout oublier.

Un homme entra ; cet homme, appelé Darasse, avait été, depuis que nous étions à Marseille, le mauvais génie du vicomte de Mérulle. Que voulait-il ? Ah ! ce qu'il voulait, le misérable !.... Il y avait un horrible complot contre mon mari et moi, et cet homme savait que nul ne viendrait me défendre. Il osa me faire des propositions infâmes ; je lui répondis avec colère, lui crachant au visage mon mépris et le dégoût qu'il m'inspirait.

Tout à coup, un grand cri, qui fut bientôt suivi d'un autre, retentit au bord de la mer ; je reconnus la voix de mon mari et je fus saisie d'une indicible terreur. Alors Darasse me dit :

—Votre mari a dénoncé les contrebandiers, ceux-ci l'ont condamné à mort ; le vicomte de Mérulle, vous êtes veuve !

Au souvenir du moment le plus terrible de sa vie, Gabrielle frissonna. Elle passa ses deux mains sur son front et reprit :

—En attendant ces effroyables paroles, je ne saurais dire ce qui se passa dans tout mon être ; ma mémoire me fait encore défaut, mes souvenirs le deviennent confus ; mais je m'explique pourquoi : En apprenant que mon mari venait d'être assassiné, mon esprit se troubla, la pensée et la raison m'échappèrent.

Ce dont je peux me souvenir, c'est qu'il y eut une lutte entre l'homme et moi ; je le frappai à la tête avec je ne sais quel objet qui se trouva sous ma main et il tomba et resta étendu sans mouvement.

Le monstre m'avait dit qu'il poursuivrait ma fille de sa haine, qu'il me l'enlèverait, qu'il la ferait tuer par les contrebandiers comme ils avaient tué son père.

Oh ! à ce moment, je ne songeais guère à moi, la fille maudite ! c'était mon enfant, ma chère petite Laurence, que je voulais sauver ! Sans perdre un instant, je la pris dans mes bras, je m'enfuis de la maison et me mis à courir à travers la nuit me croyant poursuivie par Darasse et les assassins de mon mari.

J'arrivai haletante, échevelée, à une habitation où demeurait un homme bon et généreux qui s'était intéressé à moi et à ma chère petite.

"Sauvez mon enfant, sauvez ma fille ! criai-je à lui et à sa femme : des bandits me poursuivent, ils veulent me prendre ma fille, ils veulent la tuer !.... Sauvez-la, je vous la donne !"

Soudain je crus voir un misérable, Darasse ou un autre, armé d'un long couteau, prêt à se jeter sur mon enfant pour l'égorger. Je dus pousser un cri épouvantable, puis je m'élançai hors de la maison hospitalière.

Où suis-je allée et qu'ai-je fait ? je ne me rappelle plus. C'est sans doute à ce moment que je perdis complètement la raison.

Voilà, ma Laurence, ma fille bien-aimée, voilà comment ta pauvre mère t'a abandonnée !

—Oh ! ma mère, ma mère ! s'écria la jeune fille, en éclatant en sanglots.

Le vicomte avait son visage dans ses mains et cachait ainsi ses larmes.

—J'étais folle, reprit Gabrielle, et je me souviens vaguement d'avoir été enfermée dans une maison d'aliénés. Ce n'est que bien des années plus tard que, peu à peu, la raison m'est revenue par éclairs, j'aurais été complètement guérie si, faisant des efforts persistants pour me souvenir et reconstituer le passé, j'étais parvenue à retrouver ma mémoire.

Enfin, maintenant, grâce à toi, ma Laurence, et grâce à vous aussi, monsieur, je me souviens !.....Ah ! qu'il m'est doux de vous devoir ma guérison !

Et ma mère m'a pardonné.....et elle existe encore.....et je la reverrai !....

Elle poussa un profond soupir, et, comme brisée par l'émotion, elle retomba sur son siège.

Après un bout de silence, elle reprit d'une voix douce et mélancolique :

—Laurence, mon enfant, je me souviens.... je vais maintenant pouvoir penser à ton père ; nous parlerons de lui souvent, et nous prierons ensemble pour le repos de son âme.

Le vicomte, qui semblait attendre ces paroles, tressaillit dans tout son être.

—Gabrielle, dit il d'une voix vibrante, Ernest de Mérulle n'est pas mort.

—Vous dites que mon mari n'est pas mort ! exclama-t-elle.

—Je le dis. Le vicomte de Mérulle, frappé d'un coup de poignard par un contrebandier, fut ensuite jeté à la mer ; mais, recueilli aussitôt dans une barque de douaniers, on le rappela à la vie, et, grâce aux soins qui lui furent donnés, on conserva ses jours. Il en a voulu vivre pour qu'il se repentît de ses torts envers Gabrielle de Saulieu et pour lui faire expier les fautes de son passé pendant vingt années de misère et de souffrance.

—Mais qui êtes-vous donc, vous qui me rendez ma fille, m'avez aidé à me souvenir et m'apprenez que mon époux vit encore ?

Avec des larmes dans la voix, il répondit :

—La misère et les souffrances ont bien changé Ernest de Mérulle, puisque Gabrielle de Saulieu, les yeux fixés sur lui, ne le reconnaît pas !

—Mon père, c'est mon père ! s'écria la jeune fille.

Elle allait se jeter à son cou. Mais le vicomte retomba à genoux devant Gabrielle qui, secouée par un tremblement nerveux, restait muette.

—Gabrielle, Gabrielle, dit M. de Mérulle, Dieu m'a pardonné tout le mal que j'ai causé, puisque, après m'avoir fait retrouver ma fille, il me fait retrouver ma femme ! Gabrielle de Saulieu, Ernest de Mérulle, à vos pieds, implore son pardon.

Et il courba la tête.

Laurence s'était mise à genoux à côté de son père.

Gabrielle posa ses deux mains sur le front du vicomte et l'obligea à relever la tête. Alors le visage illuminé, elle le regarda fixement, les yeux dans les yeux ; puis elle s'inclina lentement, lui mit un baiser sur le front et s'écria, laissant éclater une immense joie :

—Je te reconnais et je t'aime toujours !

Aussitôt elle se sentit serrer en même temps dans les bras de son mari et de sa fille. Les trois têtes s'étaient rapprochées et les baisers et les larmes de bonheur se mêlaient.

La femme, unique témoin de cette scène attendrissante, stupéfiée, ahurie, pleurait aussi à chaudes larmes.

Quelques instants après, Jean Soulisse rentra tenant ses deux petits garçons par la main. Les enfants voulurent embrasser leur maman Pâlotte et ils furent embrassés à leur tour par M. de Mérulle et Laurence.

En quelques mots, Mme Soulisse mit son mari au courant de ce qui s'était passé. Celui-ci, à son tour, laissa voir son ahurissement. Toutefois, ce fut lui qui, le premier, pensa au déjeuner pour tout le monde. La femme alla vite décimer sa basse-cour, pendant que le mari courait au village pour rapporter ce qui manquait à la ferme.

Pendant ce temps, tout à leur joie, le père, la mère et la fille échangeaient des paroles de tendresse.

Il était deux heures de l'après-midi, lorsque nos trois personnages quittèrent la ferme. On avait remercié les époux Soulisse, et le vicomte de Mérulle leur avait fait accepter mille francs comme premier témoignage de reconnaissance.

Les enfants pleuraient et s'accrochaient aux vêtements de maman Pâlotte pour l'empêcher de partir.

En les embrassant une dernière fois elle leur dit :

—Ne pleurez plus, mes chers mignons, je reviendrai vous voir, je vous le promets.

IV

STUPÉFACTION.

Nos voyageurs arrivèrent à Paris. Le vicomte conduisit sa femme et sa fille dans un hôtel du boulevard Poissonnière où l'on put mettre à la disposition de Mme et de Mlle Auselme, un appartement composé de deux chambres à coucher et d'un petit salon.

En chemin de fer, on avait longuement causé, et Gabrielle n'avait plus rien à apprendre concernant